
Travail, distance sociale, résidence

Monique Selim

- 1 Le quartier Sevrin a permis d'approcher sous un angle très particulier les relations existant entre la résidence et le monde du travail : les habitants de ce quartier sont aujourd'hui en majeure partie coupés de la sphère du travail salarié et l'investigation a été menée dans une population très éloignée des fonctionnements sociaux globaux.
- 2 Cette population est issue des couches ouvrières ; elle montre un écueil des transformations qui ont affecté en même temps les systèmes de production et de résidence dans les couches laborieuses. Elle a manifesté en effet une incapacité profonde à s'inscrire dans les métamorphoses des conditions de vie et de travail propres aux dernières décennies.
- 3 La recherche a donc été centrée sur l'analyse d'un champ social dont la cohérence prend comme fondement la résidence et s'élabore dans la mise à distance du travail. La réflexion a porté sur les mécanismes de constitution de ce champ social dont l'évincement du travail apparaît à la fois comme l'origine et le résultat. Un effort a été fait pour appréhender sous des facettes très diverses les processus sociaux internes. Dans la mesure des possibilités, il a semblé nécessaire de saisir *l'ensemble* des caractéristiques des rapports sociaux qui conduisent à la reproduction d'une population retranchée des structures contemporaines réglées par le travail.
- 4 Premier site « industriel » d'Amiens, Sevrin se construit au XII^e siècle sur le fond marécageux de la vallée de la Somme. Avec le drainage des terres par des canaux (deux hectares et demi de canaux pour vingt hectares), s'installent moulins à blé et à pastel, et fabriques utilisant l'eau comme force motrice. Le quartier rassemblait au XV^e siècle 5 000 personnes.
- 5 Sa vocation industrielle résidait essentiellement dans le développement d'entreprises textiles qui composent la tradition amiénoise : elle a été peu modifiée jusqu'en 1940 malgré les crises qui ont affecté cette branche à la fin du XIX^e siècle. L'imbrication entre la résidence et la production, qui le constitue historiquement, reste jusqu'à cette époque très importante bien que certaines entreprises soient abandonnées ou quittent le quartier. Une première zone industrielle modeste est en effet créée à Amiens après la

Seconde Guerre mondiale. Elle amorce une séparation des usines et de l'habitat, mais ne peut s'étendre dans la mesure où la zone de résidence entoure les industries¹. Cette situation conduit, dans les années 1956-1960, à l'implantation d'une zone industrielle de réelle envergure.

- 6 Ces mutations des systèmes de production provoquent le dépérissement progressif des petites et moyennes entreprises du quartier, ou leur transfert, et bouleversent en profondeur ce bastion historique de la classe ouvrière. Jusqu'en 1968², la population, proche de 3 000 habitants, reste stable et son taux d'activité, supérieur à la moyenne amiénoise en 1962, est encore sensiblement égal à celle-ci. Mais, dans les années qui suivent, elle connaît une diminution brutale qui la réduit à 2 000 habitants, et voit sa composition se modifier. La moitié environ des habitants, disposant de moyens financiers qui le leur permettent, émigrent dans des HLM anciennes ou plus récentes de la banlieue amiénoise qui se sont édifiées dans la même période que la zone industrielle. Les familles sont remplacées principalement par les occupants de cités ouvrières vétustes et de nombreux îlots de baraquements (datant de la Première et de la Seconde Guerre mondiale), peu à peu rasés pour insalubrité. Ces quartiers formaient antérieurement avec Sevrin les lieux d'ancrage traditionnels de la communauté ouvrière urbaine et leurs habitants entretenaient des liens étroits ; circulations et permutations y étaient constantes et l'enquête a permis de constater l'étendue des réseaux d'interconnaissance tissés entre ces différentes unités et Sevrin. La destruction de ces îlots a provoqué le déplacement et la concentration dans Sevrin d'une fraction de ces couches ouvrières réfractaire aux changements socio-économiques. D'aucuns refusent le maintien ou le relogement dans Sevrin en raison de perspectives de promotion socioprofessionnelle, mais ceux qui le choisissent constituent le quartier en dernier symbole et refuge d'un fonctionnement social obsolète : une collectivité résidentielle soudée palliant les déficiences et l'instabilité de conditions de travail communes semble en être un des traits essentiels.
- 7 Insérés dans le cadre matériel d'une configuration industrielle et sociale caduque à laquelle ils restent rivés, les habitants actuels de Sevrin — environ 1 500 personnes — qui pour moitié sont installés depuis plusieurs générations dans le quartier où ils furent employés, partagent un niveau de ressources extrêmement faible ; à titre indicatif en 1976, 50 % des familles disposaient de moins de 1 600 F par mois. Aux moulins et anciennes fabriques désaffectés et laissés à l'abandon qui hantent l'environnement immédiat de leurs maisons, fait pendant une très large exclusion de la production. Les activités de récupération, des tâches ponctuelles et l'assistance ont peu à peu pris la place du travail salarié. Une petite délinquance s'y ajoute pour une frange restreinte de la population.
- 8 Les conditions d'habitat sont, à l'exception d'une zone « réhabilitée » encore limitée, restées proches de ce qu'elles étaient à la fin du XIX^e siècle : de petites maisons d'un étage en torchis ou plus récentes en briques, souvent très délabrées, s'alignent le long des canaux que bordent des rues pavées étroites et que permettent de franchir de multiples ponts et passerelles. Arrière-cours et jardins minuscules, courées sombres et humides, petits passages, constellent cette enclave architecturale voisine de la cathédrale. En 1976, plus de la moitié des maisons n'ont pas l'eau qu'offrent en revanche les multiples bornes-fontaines qui parsèment les rues. Presque toutes ont les WC à l'extérieur, simple trou placé au-dessus du canal (leur absence est autrement compensée par un usage global du canal ; ainsi, bien qu'un ramassage des ordures soit régulièrement fait, celles-ci y sont le

plus souvent d'un geste énergique et coutumier balancées). L'écoulement se fait le plus souvent dans le caniveau devant la porte. Certaines maisons n'ont toujours pas l'électricité, d'autres l'ont acquise depuis peu. Des poêles à bois et à charbon fournissent pour la quasi-totalité le mode de chauffage. Les loyers sont en conséquence très modiques : entre 30 et 100 F. Une école maternelle et une école primaire accueillent les enfants du quartier (83 et 120 élèves).

- 9 La succession et l'échec de projets d'aménagement prévoyant tous plus ou moins la destruction du quartier depuis sa désindustrialisation, expliquent le maintien de cet ensemble architectural spécifique et sa très grande dégradation. La réalisation d'une opération de « réhabilitation », mise en place par la municipalité d'Amiens (propriétaire de 40 % des maisons) n'a débuté pratiquement qu'en 1980 et s'oriente aujourd'hui vers la rénovation. Une première HLM fut précédemment construite à la frontière du quartier mais resta inaccessible à ses habitants : ses locataires, employés dans leur majorité, sont d'origine extérieure à Sevrin. Seule une trentaine de familles du quartier ont maintenant été relogées, pour une part dans des maisons individuelles, pour l'autre dans une seconde petite HLM.
- 10 Les discours des anciens habitants de Sevrin, les représentations des Amiénois de longue souche, des documents historiques permettent d'approcher le passé immédiat du quartier, érigé en citadelle de la misère industrielle et ouvrière. Ses frontières géographiques précises, fixées par son architecture et la multitude de ses canaux, se jumelaient au marquage social existant et façonnaient des enceintes matérielles et symboliques puissantes. Il fournissait en son sein des emplois et/ou des sources de revenu ; la génération des hommes âgés de plus de soixante-cinq ans a souvent commencé à travailler à douze ou treize ans dans ses usines, celle de plus de trente-cinq ans vers quatorze ans ; les femmes, embauchées dans des entreprises qui, très souvent, ne les déclaraient pas, effectuaient pour celles-ci, après la naissance d'enfants, des travaux à domicile qu'elles rapportaient elles-mêmes une fois achevés dans des charrettes. Les enfants étaient dès leur plus jeune âge envoyés au marché de gros de fruits et légumes³ qui se tenait sur une petite place du quartier et était lié au marché sur l'eau alimenté par les hortillonnages ; en échange de quelques denrées, ils aidaient à décharger⁴. Une instabilité subie mais aussi parfois revendiquée caractérise les itinéraires professionnels. Elle semble être le résultat, d'une part, de la conjonction entre une abondance de main-d'œuvre et des emplois répartis dans des unités multiples, mais avant tout des conditions elles-mêmes de production touchées par les mutations économiques. Des hommes se remémorent avec une relative fierté la facilité avec laquelle ils décidaient de quitter un « patron », certains de retrouver dans les heures suivantes un autre travail à une centaine de mètres du précédent. A l'encontre de ces évocations empreintes de nostalgie, les témoignages rappellent avec force combien la population était pénalisée par des périodes de chômage plus ou moins brèves et qui apparaissent structurelles. L'insuffisance des salaires laissait alors les familles dans un état de dénuement complet. Une assistance mutuelle fondée sur une précarité partagée était exigée dans un contexte en outre très largement endogamique. Le recours à des activités subsidiaires était une nécessité usuelle. Un marché d'occasion et de ferraille s'étendait le long d'un canal et présentait un autre pôle de ressource. De longue date, le quartier constituait d'autre part un asile traditionnel pour l'indigence : « tout ce que la ville comptait de misérable, borgnes, aveugles, éclopés, manchots, culs-de-jatte, plus ou moins déguenillés, joueurs de serinette

et d'orgue de barbarie habitaient le quartier des Bonde « Ch'caban... »⁵ (partie du quartier Sevrin la plus proche de la cathédrale).

- 11 Dans la période précédente, le partage de conditions d'habitat et de travail identiques a été ainsi à la base d'une collectivité résidentielle, particulièrement soudée, et qui garde une grande stabilité jusque dans les années 60 ; entre 1900 et 1940, l'Association des anciens élèves du quartier montre un tel dynamisme — entre autres par ses sections « comédie » et football — qu'elle acquiert une place exceptionnelle dans la ville et devance tous ses concurrents. Ceux qu'on appelle « Ches Nazus » — appellation qui stigmatise leur position déshéritée et celle du quartier — sont alors engagés dans un combat positif pour une reconnaissance symbolique que leur dénie rituellement leur enfermement dans la citadelle légendaire de la « ville basse ».
- 12 La très grande pauvreté à laquelle était condamnée cette population laborieuse apparaît aujourd'hui le support conceptuel central sur lequel se bâtissent actuellement les rapports sociaux en jeu dans le quartier. Le choix des habitants de rester dans cet enclos vidé de ses activités productives, malgré sa réputation désastreuse toujours croissante, est significatif d'une certaine captivité à l'égard de l'état de reproduction sociale et culturelle forgé dans les structures antérieures de production ; la misère est construite en prédicat indépassable de l'identité et de l'appartenance de classe. Elle établit une continuité imaginaire entre la situation passée et présente du quartier, entre les positions sociales modifiées des acteurs. Elle unit anciens et nouveaux habitants dans une nouvelle communauté symbolique, enracinée dans le cadre matériel de la conjoncture industrielle précédente ; le quartier est toujours perçu par ceux-ci comme le gîte immuable de l'infortune ouvrière. L'analyse comparative des itinéraires des deux couches d'habitants — ceux qui sont installés dans le quartier depuis plusieurs générations et ceux qui y sont arrivés dans les vingt dernières années — permet de comprendre cette situation.
- 13 Ceux qui ont choisi de rester dans Sevrin ne sont en fait jamais parvenus à se dégager d'un fonctionnement social façonné par l'activité des usines au sein de leur résidence. Leur attachement opiniâtre à ce lieu où ils ont trouvé leurs premiers emplois, a introduit au fur et à mesure que les entreprises disparaissaient, un changement dans les positions occupées par le travail et l'habitat dans leur vie personnelle : un glissement lent vers une primauté de l'espace social résidentiel s'est opéré aux dépens des nouvelles normes du travail : objet de conceptions figées, le travail a pris une place secondaire dans des existences qu'il ne gouvernait plus. Ces processus ont revêtu deux formes différentes : soit la perpétuation réelle et imaginaire d'un statut identique qui s'effectue de manière harmonieuse dans le travail et dans la résidence ; soit des phénomènes de chute sociale qui mettent en scène une rupture avec le travail salarié, et un repli radical dans le microcosme du quartier. Ces deux attitudes, intrinsèquement liées, caractérisent en partie seulement, pour la première, la génération des plus de 50 ans, pour la seconde ses descendants ; ces derniers ont en effet été de façon décisive orientés par leurs parents vers un retrait toujours plus marqué du domaine de la production, en raison de la prépondérance exercée par le champ social de Sevrin. Ces logiques propres à la fraction ancienne de la population ont été largement soutenues et encouragées dans leur développement par ceux qui ont emménagé dans Sevrin durant les deux dernières décennies.
- 14 Il ressort des parcours très variés de ces derniers, que la séparation avec leur milieu d'origine, qui intervient à des moments divers, possède toujours une dimension capitale. Elle entraîne une perte générale de maîtrise des conditions de vie. Les individus

paraissent précipités dans des dérives qu'ils ne contrôlent pas. Leurs fluctuations sont soumises à la fois à des décisions institutionnelles et à des rencontres occasionnelles. Une instabilité globale imprime leur trajectoire et la recherche de moyens minimaux de survie résume le plus souvent leurs projets. Il est exceptionnel que des liens aient été conservés avec le monde du travail. L'arrivée dans Sevrin met généralement un terme à leurs déambulations ; ils trouvent là un territoire où ils peuvent, dans une certaine mesure, reprendre en main la gestion de leur vie : leur exclusion les inclut de droit dans l'organisation interne des rapports et cette intégration a pour effet de retour de reproduire leur évincement global. Sevrin est leur ultime refuge, et c'est donc pour des raisons opposées qu'ils manifestent la même volonté que la population ancienne dans leur souhait d'y rester.

- 15 La rencontre de ces deux franges d'habitants sur le terrain de Sevrin se joue donc dans le rapport déséquilibré entre la résidence et le travail qui préexiste actuellement chez les uns comme chez les autres.
- 16 Ce rapport explique la formation dans l'imaginaire d'un groupe, qui est amené à faire de l'inscription géographique une règle d'appartenance. L'impossible insertion de ce groupe dans les rationalités actuelles du travail salarié a pour corollaire un investissement de l'espace résidentiel qui présente des formes spécifiques. Le rôle du partage de l'habitat dans l'effort de définition du groupe est central.
- 17 Au plan des représentations, ce groupe doit en effet construire sa position, c'est-à-dire avant tout légitimer son retranchement du monde du travail. Son extériorité aux normes sociales rend de fait son existence inévitablement problématique ; les figures historiques du quartier, lieu d'élection de la misère industrielle et ouvrière, sont un instrument essentiel de la constitution de cette légitimité qui s'élabore dans le prolongement de la période antérieure ; on assiste en quelque sorte à un « arrêt » ou à une « mise entre parenthèses » de l'histoire : le dénuement présent de la population serait la répétition inchangée de la pauvreté dévolue autrefois aux ouvriers actifs du quartier. Un caractère fondateur tend ainsi à être donné à la séparation sociale qui incombe à la population : celle-ci peut continuer à se définir comme « ouvrière » et par sa fidélité d'une part à une misère issue de formes d'exploitation révolues, d'autre part à son cadre matériel, en quelque sorte « naturel », prétendre à l'appropriation quasi exclusive de cette catégorie ; ainsi les couches ouvrières salariées qui résident dans des cités HLM ou des lotissements pavillonnaires, sont considérées faire partie, à cause de leur « promotion », des classes sociales supérieures au sein desquelles on se préoccupe peu de faire des différences.
- 18 L'introduction et l'augmentation progressive des aides sociales rendent plus aisé ce « passage » dont la toile de fond est une histoire mythique. Les aides sociales sont appréciées comme une rétribution tardive, autrefois inconcevable mais juste, des années de travail et des maux qu'il provoque. Chez les jeunes gens, les souffrances des parents, les privations de l'enfance sont invoquées et cet héritage prévaut comme un facteur de « légalisation ». L'assistance tend à poser un terme à l'obligation d'une insertion professionnelle. Perçue comme un salaire auquel elle se substitue, elle confère un statut social réel. Elle astreint à une pénurie générale qui est décisive dans cet enchaînement ; en effet, cette pénurie relie organiquement aux lignées laborieuses et elle édifie la population dans leur cohérence. Parce qu'elle est partagée, la pénurie perpétue enfin sur un mode fictif l'égalité antérieure fondée sur des conditions de travail et d'habitat communes.

- 19 Ces conceptions inscrivent la distance à l'égard de la sphère du travail dans une logique pour ainsi dire autonome, qui efface les bouleversements des structures contemporaines et pérennise dans l'immobilité une conjoncture dépassée. Elles ont pour but de constituer l'exclusion du travail en un mécanisme externe dont ne peut être accusée la population.
- 20 Ces conceptions apparaissent à la base de dynamiques d'unification réelles. La position stigmatisée du quartier dans la ville — dont les connotations ont varié en un siècle mais qui semblent avoir eu toujours la même force — permet en effet à ces dynamiques de s'exprimer sur la scène publique. Des procès sont régulièrement intentés au quartier à travers les médias et la population y répond constamment en réaffirmant son consensus sur les principes d'égalisation par la misère. Ces affrontements ont pour efficacité de soustraire les individus à toute idée d'insertion dans des champs externes, notamment socioprofessionnels, dans la mesure où ils construisent ces derniers comme antagonistes ; une des traductions en est chez les jeunes le sentiment qu'il est inutile de briguer un emploi lorsqu'on habite Sevrin : ces prétentions seraient inévitablement rejetées.
- 21 Le refoulement du travail salarié imprime de manière capitale l'organisation des rapports : à travers les échanges systématiques de biens et de services, la protection sociale et l'assistance mutuelle sont en effet étroitement associées pour former une infrastructure stable. Au sein de ce système périphérique, les relations interpersonnelles ont un rôle prééminent : elles établissent la confusion de domaines généralement disjoints et sont amenées à étendre toujours plus leur rôle au sein d'un habitat où elles prennent leurs racines.
- 22 Les rapports sociaux reposent en effet prioritairement sur la confusion des relations interpersonnelles et des rapports économiques. La survie économique de chacun est assurée par son intégration à l'univers résidentiel d'interconnaissance au moyen de redistributions permanentes. Les échanges, qui s'instituent dans la contiguïté et la proximité géographiques, sont de trois types. A un premier niveau une réciprocité constante et régulière d'aides, de prêts continuels et de dons forme l'ossature d'une sociabilité intense de voisinage. Des prestations ponctuelles contre rémunération, en espèces ou en nature, constituent le second palier où les fonctions de subsistance garanties par le tissu social se montrent effectives. Enfin cette structure culmine dans les dispositifs d'hébergement qui en sont comme le pivot. Les transactions internes à ces microgroupes de cohabitation instaurent des « coopérations de travail » à partir de « contrats d'embauche » complexes dont les partenaires sont intimement liés par des relations de parenté symbolique⁶.
- 23 Au sein de cette organisation sociale enchaînée à l'espace résidentiel, les rapports interindividuels sont donc hégémoniques dans la mesure où ils remplissent dans un contexte d'évincement de la production, un ensemble de fonctions habituellement dissociées. Dans la mouvance de cette économie d'interconnaissance se prolonge en outre une endogamie de territoire aux aspects pour ainsi dire « concentrationnaires » ; les couples se font et se défont aisément dans ce cercle étroit qui prescrit l'isogamie et les liens familiaux y manifestent une grande instabilité. L'alliance et la parenté débouchent fréquemment sur des relations négatives perçues comme menaçantes et porteuses d'exploitation en opposition aux relations développées dans les unités de cohabitation. Mais, en raison de leur concentration dans le groupe, elles étayent et alimentent sa structure sociale qu'elles contribuent à fortifier. L'impossibilité de l'émergence d'une autonomie familiale, la dépendance profonde des liens propres à la famille restreinte à

l'égard des relations interpersonnelles qui prennent racine dans l'habitat, participent directement au maintien de la cohésion du champ social.

- 24 En l'absence du travail salarié, les fonctions économiques, relationnelles, familiales et autres, sont donc regroupées et pourrait-on dire « emmêlées » dans la résidence, sous la tutelle des rapports individuels. L'espace de cohabitation est ainsi transformé en un champ social « total ». En rassemblant sur le terrain de la résidence des mouvements qui lui sont ailleurs étrangers, ce champ social acquiert une domination certaine. Centre et moteur des rapports sociaux, l'interconnaissance y possède une efficacité générale, tant imaginaire que réelle, sur les itinéraires personnels. Cette prédominance où se mesure la distance aux processus sociaux globaux a pour effet principal d'enfermer les habitants dans un isolat résidentiel et de reproduire quasi inéluctablement leur exclusion du travail salarié. On constate en effet que même lorsque les individus ont une insertion professionnelle stable, ils ne parviennent pas à se détacher du quartier qui continue à leur apporter tous les fondements de leur identité. En dépit de leurs efforts pour tenter des percées dans l'univers extérieur, ils sont perpétuellement ramenés dans le giron social de leur résidence : sa force est en effet de leur assurer un statut inaliénable et incontestable, car il s'élabore dans l'abolition des hiérarchies instituées, sociales et professionnelles. Ce statut ne parvient pas à entrer en compétition avec le statut donné par le travail.
- 25 Le travail ne peut occuper qu'une position toujours subordonnée et minoritaire dans les existences personnelles. Les attaches avec le travail sont d'autre part d'autant plus aisément résiliées, qu'un emploi est conçu comme une recherche d'ascension, collectivement interdite, et comme une trahison des règles de nivellement par la misère. C'est pourquoi les individus qui travaillent sont, par exemple, conduits à tenter d'effacer ou de dissimuler les signes de cette « différence ».
- 26 Lorsque des liens sont noués avec la sphère du travail, ils conservent donc une précarité constitutive. Les tentatives d'insertion professionnelle se heurtent au mode de communication dans lequel les individus sont pris. Tournées en dérision, elles sont accueillies par des sarcasmes. De leur côté, les acteurs de ces tentatives sont amenés à confronter deux mondes : l'un où la place occupée dans les stratifications sociales leur propose un statut incertain et par nature limité, l'autre, celui de leur vie quotidienne, restreinte à leur habitat, qui leur garantit, quelle que soit leur conduite, une « identité totale ».
- 27 Devant cette alternative, ils renoncent souvent à s'engager dans une trajectoire solitaire où leur sont perpétuellement renvoyées d'une part l'ignominie de leur quartier et de leur espace d'appartenance, de l'autre leur situation subalterne. L'immersion dans une indignité sociale collectivement construite au plan symbolique se révèle alors souveraine de façon exemplaire.
- 28 C'est à travers deux exemples individuels — très dissemblables — qu'on appréhendera maintenant de façon concrète quelques aspects des mécanismes qui assujettissent les acteurs à cet univers social.
- 29 Renault et Joël* sont âgés tous les deux d'environ trente ans ; ils ont l'un et l'autre cherché à échapper à l'espace de Sevrin ; leurs tentatives de sortie mettent en scène trois termes : le quartier, le travail et l'alliance. On verra qu'une charge négative frappe toujours au moins l'un de ces termes.

- 30 Renault a habité jusqu'à il y a peu de temps dans une courée où il est né et où plusieurs membres de sa parenté avaient vécu.
- 31 Son père a été manoeuvre dans un service public et mis en invalidité à quarante ans ; il travaillera ensuite à temps partiel dans différentes institutions.
- 32 Sa mère faisait des ménages et des lessives à domicile.
- 33 Sa sœur, décédée quelques années après ses parents, à l'âge de trente-six ans, fut OS dans une usine de la zone industrielle ; mère célibataire d'un enfant, elle ne quittera le quartier que très tardivement.
- 34 Son frère est manoeuvre dans un service public ; il a épousé une jeune fille du quartier, déjà mère d'un enfant, et est actuellement en instance de divorce.
- 35 Son cousin — le fils de la sœur de son père —, qui est en même temps son parrain, est un employé subalterne ; il est maintenant propriétaire d'un pavillon dans la périphérie d'Amiens, et Renault a participé pendant de nombreux week-ends à sa construction⁷.
- 36 Renault a travaillé à quatorze ans dans des entreprises du quartier. Depuis plus de dix ans, il est manoeuvre dans un service public. Il n'a jamais songé à faire installer l'eau courante dans l'ancienne maison de ses parents où il résida durant trente années. Il n'apporta à ce logement composé de deux minuscules pièces aucun changement. Il est d'autre part syndiqué (CGT) et milite depuis dix ans au PC.
- 37 Le projet de quitter le quartier fut long à mûrir dans l'esprit de Renault : ce n'était pas chose simple d'abandonner un lieu autant chargé d'histoire ; Renault était connu de tous les « anciens »⁸, et sa famille était très estimée : « être dans la misère mais marcher droit », comme il aime le répéter, fut pour les siens un précepte de conduite. A l'extérieur on disait : « des gens vraiment malheureux... des pauvres gosses... mais si courageux, si braves... ». Renault était d'autre part considéré comme « un fils » par ses voisins, Armand et Viviane, dont il avait failli épouser la fille. Ces derniers avaient pris en charge l'entretien matériel de sa vie⁹ et Renault dînait presque tous les soirs chez eux. Il avait eu par ailleurs des aventures nombreuses avec des femmes du quartier et avait hébergé une foule de gens, hommes, femmes, couples et familles, qui s'entassaient dans sa petite chambre du premier étage. Renault était donc complètement inclus dans un ensemble de relations qui avait été la matrice de son existence. Plus que d'autres, il paraît attaché à une définition globale de la « misère ». Il n'est pas de questions auxquelles il ne réponde par cette catégorie, qui explique à ses yeux absolument tout. Ainsi repoussait-il avec violence l'idée que des « cas sociaux » peuplaient Sevrin, comme si cette expression rabaissait la misère : il préférerait penser tautologiquement que « Sevrin c'était seulement la misère ». Mais, pour Renault, il y a en quelque sorte la « bonne » et la « mauvaise » misère ; il jugeait que cette dernière progressait trop rapidement à Sevrin, que « son quartier avait été sali », et par ailleurs « détruit » par l'opération de réhabilitation municipale ; il disait le reconnaître de moins en moins : Sevrin n'était plus le « Sevrin » de son enfance. Renault fit donc une demande de logement à l'office des HLM, bien qu'il lui en coûtât beaucoup.
- 38 Ce départ suit un faisceau de directions divergentes. Le travail occupe chez Renault une position contradictoire : Renault ne peut envisager de ne pas travailler ; le chômage est appréhendé comme un drame personnel. Il ne voit pas de plus grande « honte » que celle de « vivre aux crochets de la société », comme il considère que le font les « chômeurs ». En cela, Renault se distingue de la masse des habitants retranchés dans le microcosme du quartier. Mais le travail recèle une « infériorité » sociale que sa vie à Sevrin à la fois

personnifia et fortifia. Renault estime ainsi qu'il n'est pas à la hauteur, par exemple, d'être secrétaire de cellule, qu'il est de manière assez générale « handicapé » par une « hérédité » de « misère »¹⁰. Cette « infériorité » inscrit les bornes dans lesquelles doivent rester enfermées ses stratégies. Il a ainsi admis comme « normal » d'être rétrogradé dans son travail : de OS 3, où il avait stagné pendant de nombreuses années, il est passé OS 2.

- 39 Mais son emploi stable¹¹ lui a permis d'économiser chaque mois de l'argent : ses dépenses ont en effet été réduites au minimum, sans que ces restrictions coutumières soient jamais perçues comme des sacrifices. Il a choisi, avec une partie de l'argent qu'il a réussi à accumuler, d'acquérir des actions. Cette décision — qui semble dans le contexte de Sevrin tout à fait surprenante — concentre toutes les ambitions de Renault : elle a pour seule finalité de lui permettre de fonder un foyer. C'est en effet dans ce domaine que se jouent les tentatives d'ascension sociale de Renault : elles rencontrent des résistances que l'insertion dans une hiérarchie socio-professionnelle ne peut entamer. Cette insertion s'effectue, en revanche, selon des modalités spécifiques comme on l'a vu. Se marier et avoir des enfants est ainsi depuis plusieurs années le principal enjeu social de Renault ; ce fut une des raisons explicites pour lesquelles il décida de quitter le quartier. Son destin familial lui semblait trop bien tracé à Sevrin : il aurait été condamné dans le quartier — et par le quartier — à ne rencontrer que des « femmes de la basse classe », selon son expression. Le mariage, puis le divorce de son frère acheva de l'en convaincre : il avait toujours considéré sa belle-sœur et la mère de cette dernière¹² comme relevant de cette catégorie. Son projet de mariage avec la fille de ses voisins n'échappait pas à ce cadre de réflexion : quel que soit son immense regret qu'il n'ait pu aboutir¹³, il constata que cette dernière s'orientait vers une pente dangereuse (« maintenant elle boit, c'est ça le malheur ») et que d'une certaine manière il avait évité, par cet échec, d'être entraîné dans une forme de déchéance qu'il connaissait¹⁴ et contre laquelle il s'était toujours défendu¹⁵. Pour mettre à distance le sort que lui réservait son lieu de résidence, Renault se constituait régulièrement en victime des « femmes de la basse classe » — intéressées et toujours prêtes à l'exploiter —, afin de se penser comme un époux possible pour des femmes de « la classe supérieure »¹⁶, mais différents événements le persuadèrent de l'irréalisme de toute démarche dans cette direction.
- 40 Il restait à Renault à revenir à une idée qu'il avait selon toute probabilité nourrie étant plus jeune : épouser une « ouvrière honnête et sérieuse qui aurait connu la misère comme lui », c'est-à-dire qui s'en serait partiellement dégagée sans jamais la renier ; elle saurait quand il le faudrait « casser la tirelire pour aller au cinéma, au restaurant, en vacances... », mais serait quotidiennement économe, etc. Il avait autrefois rencontré une femme qui correspondait à ces critères. Malheureusement, elle n'acceptait pas qu'il consacre beaucoup de temps à militer, et il rompit, refusant de sacrifier une appartenance politique prestigieuse. Ce modèle social de femme, sur lequel il est parvenu à se fixer après des cheminements ardu, avait le mérite d'être conforme à la position sociale que lui conférait son travail : désormais seul le fait d'habiter dans Sevrin se présentait comme un obstacle à cette visée cohérente.
- 41 Renault leva cette dernière contradiction en portant son choix sur une HLM modeste d'un faubourg ouvrier d'Amiens. Construite dans les années 30, en briques, cette petite cité HLM est vétuste : chauffage au mazout ; salle d'eau avec un bac, permettant de faire la lessive ; pas d'ascenseur. Renault obtint un appartement de deux pièces, comprenant une chambre et une cuisine-salle à manger ; en comparaison avec sa maison de Sevrin, ce logement lui parut vaste et très confortable. Cet emménagement était le début d'une

autre vie, marquée par l'adéquation entre sa situation professionnelle et résidentielle, dans l'attente pressante d'une entrée dans la vie familiale.

- 42 Renault jugeait qu'il accédait, avec cet appartement, à une certaine solitude vécue comme promotionnelle : il pouvait regarder tranquillement la télévision, recevoir calmement des gens, sans être troublé par les visites de voisins trop chaleureux, comme dans sa courée, jouir finalement d'une « liberté » individuelle, que ne permettaient jamais les multiples liens envahissants qui caractérisaient son habitat antérieur. Le paysage de la cellule du PC de son nouveau quartier, dans laquelle il milita immédiatement, désignait aussi cette ascension sociale : ses membres étaient « sérieux », avaient des discussions politiques réelles ; le secrétaire possédait de « l'autorité » ; ce n'était plus le « chahut » de Sevrin.
- 43 Une rupture sociale s'effectuait avec l'installation en HLM : Renault était devenu un « monsieur » ; il s'acheta un costume trois pièces, une perruque pour cacher sa calvitie croissante, un appareil pour remédier à une petite surdité gênante, quelques meubles « modernes »... tous ces signes devant montrer sa nouvelle identité, et sa valeur sociale. Il ne reniait pas Sevrin, continuant à y aller plusieurs fois par semaine pour rendre des visites à tous ses amis, mais il jugeait qu'il s'était définitivement arraché à cette sphère d'indignité sociale, et qu'un avenir prospère s'ouvrait à lui, vite sanctionné par un mariage réussi. Renault recréa néanmoins au faubourg les conditions exactes de ce que fut sa vie antérieure ; il retrouva dans une cage d'escalier voisine une femme, Yvette, d'une cinquantaine d'années qu'il avait autrefois hébergée à Sevrin, avec son compagnon aujourd'hui décédé. La fille de cette femme, mariée à un jeune homme qu'il avait aussi hébergé plusieurs mois, habitait dans le même immeuble. Une famille symbolique fut rapidement reproduite, et il y fut inséré en tant que fils : Renault dîne chez Yvette qui prépare ses repas et sa gamelle, lave et raccommode son linge¹⁷, etc. Les tensions entre Yvette et sa fille font qu'Yvette dit préférer Renault à son gendre qui manifeste une trop grande volonté d'ascension sociale¹⁸. Renault a été présenté à toute la parenté d'Yvette, d'un statut social semble-t-il légèrement supérieur à celui de cette dernière, qui, à son arrivée à Sevrin, fut prise en charge par le centre municipal d'hébergement. Il a donc trouvé une seconde « mère » : il lui offre un cadeau pour la fête des mères, sans pour autant abandonner Viviane, à qui il continue aussi rituellement à souhaiter cette fête.
- 44 Parallèlement, ses aventures amoureuses suivent tragiquement les mêmes schémas que lorsqu'il était dans Sevrin : Renault ne rencontre toujours que « des femmes de la basse classe » qui ne sauraient faire de « bonnes épouses ». Par ailleurs, son cercle de connaissances s'agrandit au faubourg, mais avec des locataires qui sont nés ou ont vécu à Sevrin. Le cas de Renault est intéressant dans la mesure où deux facteurs capitaux — le travail salarié et le changement de résidence — sont réunis pour qu'il s'engage dans une trajectoire solitaire, séparée de son milieu d'origine. Ces deux inscriptions primordiales qui mettent en scène une « normalisation » apparente, ne suffisent néanmoins pas à le couper du champ social dans lequel il a grandi : la rupture sociale, potentiellement portée par son nouveau logement est annulée par son mode d'insertion résidentielle qui obéit précisément aux logiques dans lesquelles Renault s'édifia à Sevrin. « L'indépendance » demeure un rêve : Renault ne peut construire son existence « seul », au sens propre du terme ; il reste dominé par la nécessité d'une scène de relation qui est le fondement de sa vie et qui va à l'encontre de tout parcours individuel. Les difficultés insurmontables qu'il éprouve dans le choix d'une conjointe désignent le lieu où ses aspirations contradictoires deviennent insolubles. L'absence d'investissement promotionnel dans le travail est l'empreinte d'une reproduction sociale et culturelle globale qui, lorsqu'elle ne trouve plus

les justes conditions de sa réalisation à Sevrin, implique le déménagement ; celui-ci revêt la signification d'une promotion, en quelque sorte forcée, dans la mesure où elle n'a pas été souhaitée pour elle-même : le déménagement a été requis par les contraintes négatives du quartier s'exerçant dans la vie personnelle de Renault (le mariage). Renault a été ainsi propulsé vers une promotion à laquelle profondément il n'adhérait pas, mais à laquelle il a dû cependant se plier par un ensemble de simulacres. La concordance extérieure entre la situation de travailleur salarié et la HLM révèle donc une inadéquation essentielle entre ces positions objectives et les mouvements internes qui les animent. L'échec de Renault dans ses relations avec les femmes, l'impossibilité où il est de traduire dans la réalité un idéal « moyen » — c'est-à-dire reproductif : refuser de « tomber trop bas » sans pour autant « viser trop haut »¹⁹ — est le symptôme de cette inadéquation. Renault s'est donné tous les moyens matériels de quitter son quartier, mais il n'est jamais sorti de la scène imaginaire de Sevrin, qu'il a déplacée et reconstituée au faubourg, à l'écart du monde extérieur où il n'est intégré qu'en apparence.

- 45 Si le mariage dans son absence est chez Renault la boîte noire de son évasion ratée, il occupe parallèlement dans l'itinéraire de Joël une position cruciale, mais selon des articulations très différentes avec le quartier et le travail.
- 46 Joël appartient à une des « grandes familles » du quartier, dont le nom revient constamment dans les conversations. Les liens d'alliance de cette famille, très nombreux dans le quartier, renforcent sa présence.
- 47 La mère de Joël, née à Sevrin, habite toujours, depuis plusieurs décennies, la même maison. Elle a eu trois enfants d'un premier mariage, puis cinq d'un second.
- 48 Le père de Joël (deuxième époux) — enfant de l'assistance — fut condamné aux travaux forcés et resta plus de cinq ans au bagne : il aurait refusé en 1936 de tirer sur les grévistes ; sa peine fut prolongée après qu'il eut tué un gardien. A son retour dans Sevrin, il se marie et travaille dans le bâtiment jusqu'à la fin de sa vie ; il est aujourd'hui décédé.
- 49 Parmi les frères et sœurs de Joël, seuls deux n'ont jamais quitté Sevrin : l'aînée, âgée d'environ cinquante-cinq ans est mariée à un homme (mort depuis peu) d'une autre « grande famille ». Elle eut cinq enfants dont deux vivent à Sevrin (un garçon de vingt-cinq ans, sans travail, et une fille, vivant en concubinage) ;
- 50 Un troisième a très récemment réintégré le quartier, ayant obtenu son logement dans la dernière petite HLM du quartier, où il retrouvera son cousin germain au chômage.
- 51 Une autre sœur de Joël, dont un des enfants est élevé par sa mère, habite Sevrin, à quelques pas de cette dernière.
- 52 Trois des frères de Joël résident dans la ZUP nord d'Amiens ; l'un aurait monté une petite entreprise — il a récemment acheté une ancienne salle de bal dans Sevrin avec ses dépendances — ; le second reçoit une pension d'invalidité : il a été très gravement handicapé après avoir été blessé par balle par un habitant de Sevrin, libéré depuis peu de prison ; le troisième n'a aucun travail régulier.
- 53 Contrairement à ce qu'on observe habituellement dans le quartier, ce groupe de parenté est relativement soudé. Des aspirations nettes à être « au-dessus des gens de Sevrin » caractérisent une partie de ses membres ; ces aspirations se manifestent dans l'arrangement intérieur des maisons, les discours, une certaine manière de parler et de se comporter par rapport à des acteurs extérieurs ; elles n'ont néanmoins pas réussi à s'appuyer sur une insertion professionnelle stable, et corollairement le fait de ne plus habiter Sevrin n'a jamais constitué la base d'une coupure avec le quartier et avec ceux qui

y étaient restés. « La démerde », c'est-à-dire, semble-t-il, entre autres des activités illégales conduites avec une grande habileté et dont les bénéfices seraient diffusés dans la parenté, permettrait selon toute probabilité à quelques-uns des parents de Joël d'être à la hauteur de leurs ambitions.

- 54 Sortir de sa condition, « ne plus être un abruti », échapper à la « déchéance »²⁰, est un objectif très ancien de Joël qui, comme les autres garçons du quartier, a commencé à travailler à quatorze ans. Ce désir l'amènera dans les années 70 à rejoindre le petit groupe des maoïstes qui milite dans Sevrin : Joël « fréquente des étudiants », et « s'éduque » à leur contact. Cette rencontre est conçue comme une première étape dans un processus d'ascension sociale, qui, dans l'esprit de Joël, doit le conduire à quitter le quartier : Joël, de fait, s'ouvre au monde extérieur. A cette époque, il ne travaille plus et il est disponible. Il a fait auparavant quelques mois de prison pour un petit vol. Il décide de suivre les militants dans leur pérégrinations : il déjeune en leur compagnie au restaurant universitaire, part avec eux en province, etc. Il « voyage » et « apprend ». Les deux années de prison auxquelles il sera condamné pour violence contre les agents de la force publique, au cours de manifestations, n'atténuent en rien le prestige de cette période : c'est sans amertume et avec beaucoup de détachement que Joël juge aujourd'hui qu'il a été « utilisé » comme « casseur », puis « lâché » ensuite, au cours de son procès²¹ par ses anciens camarades qui sont maintenant « médecins, avocats, professeurs, etc. ». Il rit en évoquant les « bourgeoises engagées qui cherchaient des mecs comme moi²², tatoués et prolos... Elles trouvaient que ça faisait bien ». Joël pense qu'il « a bien profité » de cette situation puisqu'il s'est « élevé intellectuellement ». Mais surtout, c'est dans ce groupe qu'il fait la connaissance de sa première femme, institutrice.
- 55 Ce mariage, en raison de la profession de cette femme, confère à Joël une supériorité sociale définitive, qu'à ses yeux plus rien ne saurait lui contester : cette supériorité n'a pas à être prouvée par un quelconque ancrage socio-professionnel dont la réalité de ce mariage tient lieu ; Joël a fait un saut hiérarchique irrévocable : le mariage l'a transformé, il est devenu un autre homme, et quoi qu'il fasse, où qu'il habite, il restera auréolé de cette qualité qui le distingue de la masse des habitants de Sevrin²³. Ce mariage fut une « illumination » : Joël pense qu'il a eu « une chance exceptionnelle, mais qu'il l'a cherchée tout de même »... ; sorti de l'école « presque analphabète », il s'est « instruit » avec son épouse qui pourtant ne « l'a pas forcé, mais c'était pas normal de rester abruti ». De cet enseignement, Joël a retenu quelques grandes idées dont la principale est le « dialogue ». C'est une découverte qui, à son avis, constitue la différence centrale entre le monde où il fut élevé — celui de la misère, où l'on ne parle pas à ses enfants, car on juge suffisant de les nourrir, où l'on bat sa femme, etc. —, et l'autre monde — où l'on réfléchit, on pense, et surtout on discute, on « a de la conversation ».
- 56 Marié, Joël vécut dans une HLM et prit la gérance d'un bar, dans le centre d'Amiens. Ce bar aurait été un sujet de mésentente dans le couple. Rapidement, la femme de Joël lui reproche sa violence et demande le divorce. Joël, très abattu par la séparation, est hébergé quelque temps par une jeune fille, travailleur social, qui aurait, dit-il, accepté de l'épouser ; mais il revient à Sevrin chez sa mère, masquant son échec par la pensée qu'il « avait encore le choix ».
- 57 Cette première partie de la vie de Joël est marquée par une ascension dont le seul support consiste dans un ensemble de relations socialement valorisantes trouvant leur aboutissement ultime dans le mariage : Joël a fait une alliance — dans tous les sens du terme — avec les « classes sociales supérieures ». Il a subi des revers qui l'ont renvoyé

dans Sevrin, mais cette alliance — brisée dans la réalité — continuera à jouer un rôle capital et moteur dans le parcours de Joël.

- 58 De retour dans le quartier, il fréquente une très jeune (dix-sept ans) et très jolie fille qu'il épousera dès qu'elle sera enceinte, quelques mois plus tard. Ce mariage consterner le père de la jeune fille, qui souhaitait que cette dernière poursuive des études et tout au moins obtienne son baccalauréat. Cet homme qui a connu la misère sous ses aspects les plus sordides, s'était fixé comme but de donner un autre destin à sa fille.
- 59 Le couple s'installe dans une ancienne usine désaffectée du quartier ; Joël aménage un petit bâtiment dans la cour de cette usine ; il décore ce logement d'une façon très nettement inspirée par ses fréquentations antérieures ; grande cheminée en crépi, panneaux photographiques muraux, bar « américain », etc. Joël commence à « travailler » plus régulièrement qu'il ne l'a jamais fait, et avec une énergie et une assiduité qui lui étaient étrangères : tantôt il est embauché dans « l'entreprise » de son frère ; tantôt il part effectuer des tournées de ramonage, aidé d'un adolescent du quartier, vis-à-vis duquel il a une attitude à la fois de frère aîné et de père ; tantôt il est recruté par un petit propriétaire de Sevrin pour des travaux importants de réfection d'une maison, qu'il exécute avec un de ses neveux...
- 60 Ce changement qui serait requis par ses nouvelles obligations familiales a pour finalité d'établir une continuité imaginaire entre la période passée — hors de Sevrin — et sa vie présente. Si Joël n'a pas osé tenter d'autres aventures périlleuses et solitaires dans l'univers extérieur, il entend poursuivre la promotion dont son précédent mariage fut le fondement : ainsi seul le travail en usine est rejeté dans la mesure où il replacerait Joël dans un contexte hiérarchique, détruisant l'espace fictif qu'il a construit avec sa seconde femme. Le couple, tout en vivant dans Sevrin conformément aux usages en vigueur, évolue en effet dans une scène de représentations, en rupture avec la population. Cette scène qui procède de l'itinéraire particulier de Joël, mais aussi des ambitions déçues du père de sa femme, place Joël et son épouse dans une « supériorité » qui, pour exister, ne peut être confrontée au fonctionnement réel des classements sociaux. Le couple exhibe ainsi son mépris pour son entourage dans lequel il est parfaitement intégré ; il ne peut bâtir sa différence qu'en restant dans Sevrin. Il nourrit de nombreux projets qui semblent avoir pour principale fonction de dresser les contours d'une évasion irréalisable : partir dans le Midi, travailler en Afrique pour accumuler de l'argent et acheter une « belle » maison dont Joël rêve déjà de l'aménagement (une cheminée en cercle, des arbres peints sur un mur en laque, etc.). L'enfant de Joël et son épouse occupent dans ce théâtre une position centrale ; Joël adore son fils, et veut lui donner une autre éducation que celle qu'il a reçue ; ses idées en la matière sont une véritable synthèse culturelle : elles associent de façon obsessionnelle deux éléments essentiels : le « bifteck » — Joël qui, comme la majorité des enfants de Sevrin a souffert de la faim, dit qu'il travaille pour offrir à son enfant un bifteck à chaque repas, c'est-à-dire trois fois par jour —, et le « dialogue » — héritage direct de son premier mariage. Des « biftecks » en abondance et du « dialogue » constituent ainsi aux yeux de Joël une éducation complète. Joël n'a pas d'autre ambition sociale pour son fils. La scolarité et le travail n'interviennent pas dans cet horizon : « Qu'il fasse comme moi, c'est bien. »
- 61 Ce n'est donc qu'au sein des rapports internes à Sevrin que Joël, qui a quitté le quartier puis y est revenu, peut élaborer son existence symbolique.
- 62 Celle-ci serait, dans les représentations, coupée de la sphère sociale du quartier et se situerait dans un autre monde dont Joël a précisément recréé une cellule chimérique à

Sevrin. Une insertion professionnelle stable apparaît en opposition immédiate avec ce paysage qui puise sa légitimité dans une alliance ambiguë ; Joël rend de temps à autre visite à sa première femme, remariée, qui l'assure de la permanence de ses liens avec les couches sociales supérieures. A l'inverse, ce « songe » n'est en aucune manière incompatible avec l'inscription de Joël dans la vie du quartier, dans la mesure où rien n'en transparaît dans ses relations quotidiennes avec les uns et les autres.

- 63 L'exemple de Joël, rapproché de celui de Renault qui, travailleur salarié résidant dans une HLM, vit encore dans la scène sociale de Sevrin, suggère le cheminement épineux des individus à la recherche d'une voie de sortie. Ces figures d'hommes jeunes qui se débattent dans des contradictions internes déchirantes, pourraient être multipliées. Joël et Renault, en raison de leur profil presque inverse, donnent néanmoins une idée des processus qui, au niveau individuel, empêchent un transfert aux structures sociales actuelles : ce transfert supposerait une « conversion » globale qu'en dépit de leurs efforts les acteurs ne parviennent pas à accomplir ; un maillon déficient enraye toujours leurs démarches qui, affaiblies, les ramènent dans le giron d'un champ social dont le poids nécessaire est autant imaginaire que réel.

NOTES

1. Paul Oudart, *Amiens*, Documentation française, n° 41-44, 45, 46, 1974.
2. Ces données et les suivantes sont tirées d'une enquête municipale effectuée en 1976 dont les résultats ont été rassemblés dans un dossier destiné au Fonds d'aménagement urbain.
3. L'aménagement d'un axe est-ouest en 1974 a entraîné sa disparition et celle d'une trentaine de maisons.
4. Aujourd'hui une dizaine d'enfants âgés de 12 à 15 ans travaillent le samedi sur le marché de la citadelle (de 3 heures du matin à 8 heures et l'après-midi).
5. *Histoire de la ville d'Amiens* ; tome III, 1906 ; le baron A. de Calonne.
6. cf. « Rapports sociaux dans un quartier anciennement industriel, un isolat social », *L'Homme*, XXII, 4, pp. 77-86, 1982.
- *. Tous les prénoms sont fictifs.
7. Il était payé 100 F la journée.
8. Cette expression est celle par laquelle on désigne dans le quartier les plus vieux habitants de Sevrin.
9. Préparation de sa gamelle de midi, chauffage de l'eau pour sa toilette au retour du travail, courses, retrait de l'argent de sa banque avec procuration, etc.
10. C'est parce que son père était « dans la misère » qu'il « buvait » ; c'est parce qu'il buvait que Renault serait né « avec des convulsions », comme son frère — ces « convulsions » sont perçues comme une empreinte définitive.
11. 4 500 F par mois environ en 1983.
12. Mère de vingt enfants, tous placés à l'Assistance publique, à l'exception de la belle-sœur de Renault, mère célibataire d'un enfant avant son mariage.

13. Renault continue à se reprocher d'avoir fait la « bêtise de sa vie » : la « rupture » avec cette femme avait été « provoquée » par une autre femme que Renault hébergeait alors ; il y a donc eu « faute » de sa part, d'où son « remords ». Cette jeune femme, mère de deux enfants placés à la DDASS, a eu deux autres enfants avec son mari, sans emploi. Elle maintient des relations, non dénuées d'ambiguïté, avec Renault, qui n'est pas sûr que son troisième enfant ne soit de lui.

14. L'alcoolisme de ses parents.

15. Renault lutte pour ne pas « boire ». Il ne se permet de « boire » que dans des contextes promotionnels : la promotion imaginaire annule la transgression réelle de l'interdit.

16. Dans les « femmes de la classe supérieure », Renault classe par exemple une petite commerçante avec laquelle il eut une liaison sans suite.

17. Les modalités d'échange sont strictement identiques à ce qu'elles étaient avec Armand et Viviane.

18. Le jeune couple déménagera ensuite dans une HLM « riche », c'est-à-dire récente ; le mari d'Yvette est employé municipal.

19. Ainsi qu'on ne cessait de lui répéter dans le quartier.

20. Joël emploie lui-même ce terme.

21. Droit commun, et non « politique ».

22. Joël se considère « séduisant » : il est particulièrement grand, corpulent, fort, et il émane de lui une impression de puissance physique qu'il cultive avec ostentation.

23. Cette distinction, si volontiers affichée verbalement, n'a aucune retombée dans ses relations réelles.

INDEX

Thèmes : urbaine (anthropologie)

Index géographique : Picardie

AUTEUR

MONIQUE SELIM

Équipe de recherche en anthropologie urbaine et industrielle

Sélim Monique. (1984)

Travail, distance sociale, résidence

In : Fleury E. (ed.) Ethnologie urbaine

Terrain, 3, p. 5-19. ISSN 1777-5450